



Raoul Mille

Ma
Riviera

Sarah Bernhardt : la diva blessée

Après un mariage malheureux, la tragédienne rencontre Victorien Sardou, auteur de « Madame Sans-Gêne »
Il écrivit pour elle, « Tosca ». Un énorme succès

AVRIL 1882, Sarah Bernhardt est de nouveau au Grand Hôtel de Monte-Carlo. Mais devait-on encore l'appeler Sarah Bernhardt ? Quelques jours auparavant à Londres, elle est devenue M^{me} Damala, un coup de foudre. Elle, la divine, la déesse, icône des foules, s'est mariée, bêtement, comme tout le monde. L'heureux élu Jacques - Aristide en vérité - possède un œil velouté, un sourire délicieusement carnassier et la voix caressante d'un séducteur du Pirée.

C'est la sœur de Sarah, Jeanne, qui lui a présenté cet attaché à la légation grecque de Paris. Dans les salons, il s'est fait une fort jolie réputation d'« Adonis diplomatique ». A son palmarès, un suicide et deux divorces, des broutilles à tel point que lorsqu'il fait la connaissance de la comédienne, le beau sexe le lassait. Trop facile. Sarah sait tout cela ou bien s'en doute, qu'importe, elle tombe amoureuse de ce don Juan de douze ans son cadet.

Allongé sur le lit de la chambre du Grand Hôtel, cigarette au bout des doigts, indifférent à l'aversion de Sarah pour le tabac, le nouveau marié observe la femme la plus connue d'Europe essayer ses tenues pour « La dame aux camélias », qui humblement lui demande son avis sur le déshabillé blanc à manches plissées du dernier acte. Un chef-d'œuvre, une création

signée Laferrière, une des plus célèbres couturières de l'époque.

Son avis, Jacques le donne avec une moue d'enfant capricieux. Sarah se précipite et dévore l'indifférent de baisers. Jacques la repousse, l'heure est venue de se rendre au casino. Pour une fois il a de l'argent, Sarah vient d'éponger toutes ses dettes. Elle a dû également régler vingt-cinq mille francs d'indemnités au Théâtre français de Nice pour cause de rupture de contrat. On ne peut se marier et honorer ses obligations. Sarah, qui avait mené les hommes les plus intelligents, les plus réputés par le bout du nez, se voyait réduite au rang d'une simple mortelle amoureuse.

Une histoire simple

La face immergée ne tarda pas à se révéler dans toute sa cruauté. Le séducteur était un piètre individu, abruti par la morphine et jaloux du génie de son épouse. Dans sa folie et son aveuglement, Sarah avait voulu en faire un comédien, lui offrant le rôle d'Armand Duval dans « La dame aux camélias ». Un Armand à accent, si mauvais acteur que le public découragé n'osait éclater de rire. Un critique indulgent écrivit : « Ce jeune homme (...) arrive, peut-être, après beaucoup de travail, à devenir un acteur passable. Il a auprès de lui un grand maître dont les répétitions porteront peut-être leurs fruits. »

Malheureusement non, et Damala se mit à haïr celle qui, selon lui, l'obligeait à jouer dans des fours ! Veule et odieux, Sarah vivait avec cet homme l'ordinaire et terrible histoire de tant de femmes humiliées. Damala l'insultait en public, la traitait de « juive au long nez ». Les journaux tout heureux s'étaient emparés du couple et de ses disputes cruelles, pour l'occasion ils avaient trouvé un nouveau sobriquet pour Sarah :

« La Damala aux camélias. »

Par un soir d'automne, Sarah se confie à son ami Auguste Escoffier, le chef génial du Grand Hôtel. Jamais depuis son enfance, elle n'a connu de période plus misérable. Non seulement Damala la trompe, la ruine mais le public s'éloigne, sa dernière création « Macbeth » dans une traduction de Jean Richepin n'a pas remporté le succès habituel. Son théâtre de l'Ambigu, acheté pour donner des responsabilités à son fils Maurice, perd de l'argent.

Serait-ce la fin ? La vieillesse, l'abandon, il faut réagir. Pourtant si elle est à Monaco ce soir, ce n'est pas pour monter sur scène mais pour récupérer Damala qui en compagnie d'une jeune ingénue venait de perdre quatre-vingt mille francs

en une semaine ! Sarah embrasse gentiment Auguste, ils ont à peine touché au merveilleux repas préparé par le Maître. Le plus dur reste à faire pour la tragédienne : sortir de l'ornière celui qui officiellement est encore son mari. Dans une chambre de l'hôtel, celle réservée aux mauvais payeurs avant expulsion, Damala gît le corps criblé de piqûres. Dans la pièce règne une odeur de verveine et d'éther. Sarah ramasse sur le tapis des seringues et des ampoules vides.

« La voilà votre maladie » rugit-elle de sa voix terrible, celle de Phèdre et d'Andromaque.

Un grand oiseau noir

Après l'explosion de colère, elle se sent libérée, ce pantin livide avec son éternel sourire mécanique collé aux lèvres n'est plus rien pour elle. On fit évacuer l'époux de M^{me} Sarah par la porte d'entrée du personnel.

De ces épreuves, Sarah ne sort pas grandie - comment serait-ce possible ?

- mais miraculeusement identique. Les déesses pourtant elles aussi obéissent à la fatalité du calendrier : Sarah va avoir cinquante ans. Edmond de Goncourt qui a la dent dure est forcé d'admirer : « Le teint du visage, qui n'a aucun maquillage pas même de poudre de riz, est un teint de fillette, un teint d'un rose tout jeune. » Aux curieux qui lui demandent comment fait-elle pour rester si jeune, elle rétorque fièrement qu'elle s'emploie aux halteres et prend un bain chaud d'une heure tous les soirs. Elle oublie les nuits sans sommeil, le brouhaha de la Petite Cour, cette garde rapprochée et chatouilleuse de ses privilégiés qui la suit partout, elle oublie ses

amants. Jean Richepin, le poète musclé qui fait du vélo tous les matins, a pris la place du malsain Damala.

Tout cela n'est que détail, la vérité est qu'à bientôt cinquante ans comme à dix-huit, Sarah n'a qu'une passion entière, dévorante, véritable feu intérieur : le théâtre. C'est le théâtre qui l'empêche de vieillir, efface le temps, réduit à rien le poids des années.

Un homme qui n'est pas son amant, pas même un soupissant, va désormais jouer un grand rôle dans sa vie. Sarah dit de lui : « Tout le théâtre, son sourire, sa joie, sa terreur et sa force. » Il s'appelle Victorien Sardou, célèbre encore aujourd'hui à travers son inusable comédie « Madame Sans-Gêne ». C'est ignorer qu'il est l'auteur de « La Tosca » que Puccini mettra en musique et de tant d'autres drames à grand spectacle peuplés de destins tragiques : Tosca, Féderova, Théodora. La trilogie des prénoms en « a » vit comme jamais Sarah se jeter sur la scène tel un grand oiseau noir bouleversant tout sur son passage.

La Sarah blessée après son aventure avec Damala, trouva refuge chez Sardou à Nice dans sa villa « Graziella » au Mont-Boron. On ne sortait guère d'un décor de théâtre avec ce palais baroque aux immenses arcades taillées dans le roc, qui devait servir de fondation à un vrai théâtre qui ne se fit jamais. Avec Victorien Sardou, Sarah ne s'ennuie pas une seconde, son érudition est immense et touche à tous les domaines y compris le spiritisme. Dans sa vitalité, son agitation constante, son verbe inaltérable, elle trouvait un partenaire à sa hauteur. Entre Sarah et un Sardou, mordant et incisif, les confrontations étaient épiques. On s'insultait, on s'agonisait, puis invariablement on tombait dans les bras l'un de l'autre. Ce qui se passait entre ces deux êtres relevait de l'indicible.



La Sarah blessée après son aventure avec Damala, trouva refuge chez Sardou à Nice dans sa villa « Graziella » au Mont-Boron. (Photo DR)

Dans la succession de pièces du palais Graziella, il y avait place pour tous : l'épouse du maître, ses trois enfants, deux garçons et une fille et Maurice, le rejeton de Sarah, né en 1864, de père inconnu selon les registres de l'état civil, en vérité il s'agissait du Prince de Ligne appartenant à la noblesse belge. C'était si loin qu'aux journalistes qui l'interviewaient Sarah répondait fort sérieusement : « Je ne me souviens jamais si c'est Victor

Hugo, Gambetta ou le Général Boulanger... »

A Nice comme à Monaco, Maurice qui toute son existence se contenta de dévorer l'argent de sa mère, pouvait passer des nuits entières devant les tables de jeu : « Jure-moi que tu n'iras pas » clamait Sarah. Maurice jurait et le soir même se parjurait. Pendant ce temps Sarah répétait « Tosca » dans le grand salon sous l'œil vigilant de

Victorien, un bonnet de velours enfoncé jusqu'aux oreilles. Ainsi, elle trouvait qu'il ressemblait à Louis XI. « Cela ne m'étonne pas, je l'aime et je l'admire beaucoup » rétorquait Sardou.

« Tosca » et « La dame aux camélias » furent les plus grands succès populaires de la comédienne. Sardou avait écrit « Tosca » pour elle, sa passion et sa fureur. Quand dans sa robe Empire collante après avoir poigné Scarpa, elle sortait de scène incapable de quitter des yeux sa victime, un frisson parcourait l'assistance.

Cette interprétation, pour la critique unanime, constituait ce qui approchait le plus la tragédie antique dans le théâtre moderne. Pierre Louÿs, le futur auteur des « Chansons de Bilitis », « La femme et le Pantin » et des « Aventures du roi Pausole », encore jeune étudiant écrivait : « Je suis fou, je ne sais plus ce que je fais, je pleure, je tremble... Sarah, je t'aime. »

« Sarah Bernhardt, ma grand-mère », Lysiane Bernhardt, Ed. du Pavois
« Madame Sarah Bernhardt », Cornélia Onis Skinner, Ed. Arthème Fayard.
« Journal », Edmond et Jules Goncourt (Bouquins), Ed. Robert Laffont.

La semaine prochaine dans Ma Riviera, rencontre au sommet : Sarah et le fils de l'Aigle.

« Ma Riviera III » vient de paraître aux Editions Gilletta Nice-Matin

La grande saga historique de la Riviera continue. Raoul Mille brosse avec talent et tendresse les portraits des personnages qui ont créé, aimé, souffert sur ce littoral à la magie indicible : Roland Garros, Jacques Prévert, Dunoyer de Segonzac, Raoul Dufy et Marie-Laure de Noailles, Simenon, Kessel et tant d'autres...